

Ben Laden passé de mode ?

Semaine passionnante à Washington début mars. De conférences en rendez-vous, institutions universitaires, grands ministères régaliens, interlocuteurs plus "sensibles", le Tout-Washington de la sécurité globale souhaitait entendre les analyses de chercheurs français – en effet fort divergentes, ces derniers temps, des déclarations couramment tenues au sommet de l'État américain, en matière de crime organisé et de terrorisme.

Première sérieuse divergence "doctrinale" transatlantique : Ben Laden et Al-Qaïda, en qui la Maison-Blanche et les grands ministères (Pentagone, etc.) voient toujours l'ennemi numéro un, alors que, par exemple, l'auteur de ces lignes annonce à sons de trompe l'agonie du courant salafi-djihadi depuis deux ans – déjà en 2009, sur 294 attentats commis dans l'Union européenne, un seul d'origine islamiste.

Seconde différence : le crime organisé. Un sujet non stratégique, disait-on jusqu'alors à Washington... L'affaire, en somme, du shérif du coin.

Or sur ces deux points de doctrine apparaît, au sein de l'exécutif américain, une divergence majeure entre hauts dirigeants et cadres opérationnels présents sur le terrain. Tout au sommet, le président, les principaux généraux et ministres, génération politique traumatisée par le 11-Septembre, restent aujourd'hui encore aveugles à toute autre menace que celle-là.

Mais dans les états-majors, à la direction des grands services des ministères régaliens (Défense, Affaires étrangères, Justice, etc.), les jeunes officiers supérieurs ou directeurs pensent de plus en plus "à l'européenne".

Pour eux comme pour nous, la menace Ben Laden pâlit. De stratégique, elle devient tactique. De par le monde, des milliers de djihadis tentent bien encore de frapper les "satans", mais plus maladroitement et dans un cadre plus hostile. Car désormais, dans le monde arabo-musulman, le djihad n'exalte plus vraiment la jeunesse. C'était la guerre de papa... Un sort terrible pèse ainsi sur Ben Laden : il est en train de passer de mode.

Dans les *think tanks* internes aux grands ministères régaliens, comme le puissant National Institute of Justice, du ministère éponyme, et dans les centres de recherche les plus pointus, tel le Transnational Crime and Corruption Center de la George-Mason University, germe à l'inverse une doctrine nouvelle dans laquelle, nous chercheurs européens, nous reconnaissons fort bien.

Eux l'appellent "convergence" et nous "hybridation". Un mélange en cours entre entités terroristes et criminelles – de cent façons et selon cent dosages divers – avec comme résultat de terrifiantes et mutantes machines à tuer, tenant à la fois de la bande armée, de la secte et du réseau terroriste, comme le cartel du Golfe au Mexique,

l'Armée de résistance du Seigneur en Afrique orientale ou encore le soi-disant Al-Qaïda au Maghreb islamique, désormais constitué pour une bonne part de bandits toxicomanes.

Là, pour eux à Washington et pour nous à Paris, réside désormais l'ennemi majeur – bien plus dangereux et meurtrier que le terrorisme d'antan.



La menace est de moins en moins le terrorisme islamique, remplacé par une criminalité hybride.

Partant de ces *think tanks* et instituts, une authentique "révolution culturelle" s'amorce à Washington en matière de sécurité globale. Selon une logique de génération – "jeunes" contre "vieux" –, de ministère en service, des bureaux de la Maison-Blanche à ceux du Conseil national de sécurité, ce cours nouveau se passionne pour ce qui émerge – entités hybrides, explosion planétaire de la contrebande et des contrefaçons – non pour l'ancien, terrorismes "classiques", stupéfiants, etc. Chaque jour, ces hérétiques gagnent du terrain dans l'appareil d'État américain – et la "Oussama-mania" en perd.

Devant paraître cette année, un texte fondateur se préparerait ainsi à Washington, redéfinissant la doctrine de l'exécutif américain en matière de sécurité globale. La lutte contre les hybrides y deviendrait prioritaire ; Ben Laden y perdrait son statut d'ennemi favori. Parmi les grands trafics transnationaux, l'axe contrebande-contrefaçon accèderait au premier rang, et le narcotrafic ferait l'objet d'une révision en baisse.

Mais surtout, surtout ! l'analyse et le renseignement humains reviendraient au premier rang des méthodes de travail ayant les préférences de Washington. Car Ben Laden n'est pas seul à rejoindre le rayon des vieilles lunes : le tout-informatique, les logiciels magiques, les infallibles satellites, tout cela souffre aujourd'hui d'un net discrédit auprès des analystes américains concernés.

S'éloignant du fétichisme high-tech, Washington commence même à saisir le sens d'une des plus belles formules de la *Métaphysique* d'Aristote : « *Comme les yeux des nocturnes face à l'éclat du jour, ainsi [l'âme humaine] face à ce qui est par soi-même le plus manifeste.* »

Voici vingt-cinq siècles, la philosophie des origines nous avertissait déjà que ce n'est pas l'obscurité qui aveugle et occulte le réel, mais l'éblouissement d'une trop violente lumière. En l'occurrence, une surexposition électronique. ●